Le Perruquier, locataire des fenêtres de la venelle, avait tenté ce soir là une illumination de ses spécialités et placé derrière les vitres de chacune de ses croisées un naif buste de bois à perruque finement agencée, chaque buste gracieusement encadré de deux longues chandelles allumées.

## VARIA

## LINTERNE

par Bernard COPEL

interne des hôpitaux

Le droit de se draper dans une capote de ratine bleue, de recouvrir sa tête d'un grand décimètre carré de toile en forme de calotte, et de faire graver des cartes avec interne des hôpitaux : tels sont les premiers avantages indiscutables du nouvel interne. Et déjà grisé par ces quelques signes distinctifs, il veut bien oublier qu'il a sans doute perdu les plus belles années de sa jeunesse. Pendant des mois et des mois, il a sué sang et eau pour écrire des questions, les saire transsormer en pages dactylographiées, les apprendre, pour sinalement les accoucher à nouveau sous une forme illisible. Oh I ces monotones et misérables années de préparation au concours! Non, il ne veut plus penser à ces tristes heures passées à rabàcher le même travail, à ces soirées consumées à refaire vingt sois le même plan, à ces mor-

(1) La Science médicale pratique, 15 nov. 1932.

nes et interminables sous-colles ou conférences, pendant que les terrasses des cafés regorgeaient d'oisifs et qu'il faisait si bon sous les ombrages du Luxembourg: Que de jeunes maîtresses perdues à tout jamais, de celles comme on en trouve seulement entre 20 et 25 ans, car on les voit encore avec toute la fraîcheur de l'imagination! Oui, que de choses mortes à jamais si on ne les a pas laites à cet âge? Les longues flàneries dans Paris et ses jardins, la visite des musées et des châteaux de l'Ile-de-France, avec des yeux tous neufs, les bruyantes discussions où on reconstruit le monde tout en remontant le boulevard Saint-Michel, le canotage sur les bords de la Marne, les modistes entraînées à Saint-Cloud ou à Robinson les soirs de printemps, les rêveries en contemplant la grande ville, de Montmartre ou du Mont Valérien, l'amoncellement énorme de



bouquins de tont prdre, dévorés comme seulement on peut le faire vers la vingtième année, les belotes et les bridges disputés de longues heures pour payer quelques cafés crèmes, le parterre de l'Odéon et l'amphitéâtre du Français, les emballements politiques pour des idoles tombées le lendemain en poussière, ensin toute cette vie insouciante et décousue du jeune étudiant qui n'est pas pressé. Lai, le futur interne, il concourait et il n'a fait qu'effleurer toutes ces choses. De temps en temps, une débauche hâtive, gâtée même par le remords des minutes perdues. Aujourd'hui il a oublié toutes ces heures dévorées par le travail. Maintenant qu'il est un garçon arrivé, vous lui ferez dissicilement avouer la stricte discipline subie de longues années. Et d'un air suffisant, il vous dira : « Peuh I la préparation à l'internat !... il ne faut rien exagérer !... Bien sûr il y a du travail... Mais que de temps encore pour faire des bêtises !... » Dès sa nomination, du jour au lendemain, sa mentalité s'est transformée. Hier, il s'imaginait ne rien savoir, en peinant pourtant comme un damné. Aujourd'hui, nommé et bien nommé, les questions obscures sont subitement devenues lumineuses, les plans s'ordonnent simples et clairs dans son esprit. S'il a été nommé, sans nul doute, c'est qu'il était intelligent, et il est bien forcé d'oublier en partie ses efforts pour laisser une place honorable à sa facilité.

La puissance de l'interne est grande à l'hôpital. Pour 600 à 700 francs par mois, il peut prendre toutes les gardes qu'il veut, passer des contrevisites trois fois par jour si cela lui plaît, et sa signature est toute-puissante sous un bon de Todd acétate ou de Julep codéine. Ne trouvez pas qu'il gagne peu : «Il apprend son métier! » vous dira la bienveillante administration et que voulez-vous répondre à cela? L'A. P. oublie seulement qu'il continue d'apprendre entre 25 et 30 ans. A cet âge, Dupuytren, Bichat ou Laënnec étaient professeurs.

Alors pour vivre décemment, l'interne se débrouille. Il est bien obligé de le faire pour avoir des souliers à peu près convenables, des manches de chemises qui ne soient pas trop élimées, et pour pouvoir offrir des fleurs à sa petite amie. Il se débrouille..., c'est-à-dire qu'il fait des conférences, de la bibliographie, des pansements et des piqures en ville, des articles, et qu'il recherche les patrons faisant « travailler », ce mot ayant trop souvent un sens péjoratif. Quoi de plus beau en lui-même que le sens primitif d'une conférence d'internat ou d'externat! Des camarades plus àgés et plus instruits qui sont profiter les jeunes de leur expérience. Et en pratique souvent, que d'abus, que de basses intrigues pour avoir des élèves, que de conférences aux élèves trop nombreux, avec une dangereuse tendance à commercialiser la formule. Une... deux... trois conférences, travail excellent pour l'interne qui revoit ainsi et lient à jour son programme; dix consérences par semaine, et ce n'est plus pour lui qu'un travail de pion, un bachotage presque mécanique, où la mémoire passeavant la raison, et où l'interne perd le meilleur de son activité. La consérence, qui ne devrait être qu'une délicate et intelligente nourriture spirituelle formant la culture médicale, devient alors trop souvent un gavage intempestif et standardisé. Que de jeunes esprits originaux sont alors gàtés par la conférence, tel l'écrivain qui pour vivie doit compter sur une trop hâtive copie journalière! Et la faute n'en est pas au malheureux interne. Non, mille sois non! Il n'y a là pour lui qu'une question vitale, et il doit se servir des moyens qu'il a de vivre. Les temps sont durs aujourd'hui. Il faut se désendre, jouer des coudes et fatalement il y a des exagérations.

L'Assistance publique est la grande responsable. Elle n'a qu'à donner à l'interne les moyens matériels de vivre. La culture médicale ne saurait qu'y trouver son compte. Les conférences passeraient alors après le laboratoire, la médecine opératoire et la physiologie, toutes ces sciences qui ne s'apprennent pas dans les livres.

Grand seigneur, l'interne ne discute même pas avec le fonctionnaire de l'avenue Victoria. Il le laisse en contact étroit avec son rond de cuir. Cela vaut sans doute mieux, car si dans une discussion le bureaucrate en colère se soulevait de sa chaise, son rond de cuir pourrait s'envoler et lui retomber sur la tête. On ne saurait plus alors par quel côté lui adresser la parole. Quand il entre dans un des bureaux de l'A. P., l'interne a une impression d'étouffement, comme si au fond des cartons verts se comprimait depuis des ans un air fade et irrespirable. Et dans ces pièces poussiéreuses et tristes, l'interne semble trouver une astmosphère suspecte el presque hostile.

Et, pourtant... oui, pourtant, sans le corps des internes, que serait l'Assistance publique? Que serait-elle sans la garde, ce « quart » perpétuel à bord de ces immenses vaisseaux immobiles, formés par les hôpitaux? Bien peu de chose sans doute. L'interne est une partie intégrante de l'hôpital. Il y passe ses journées pres-

que entières. Sans lui l'hôpital n'est plus qu'une machine sans pilote et impuissante, un organisme purement administratif, propre à recueillir les corps de ceux qui souffrent, mais sans les soulager. On dirait qu'inconscients (ou trop peutêtre, car les extrêmes se touchent), l'Assistance publique veut absorber le corps des internes, tels ces dieux cruels de l'antiquité qui dévoraient leurs enfants. Et partant, tous ses médecins, puisque les patrons ne sont que des anciens internes, qu'elle prenne garde l'Assistance publique! Les internes sont les cariatides qui soutiennent ce temple, et celui ci risque de s'écrouler à leur disparition 1 L'A. P. ne peut remplacer les internes que par de bons sonctionnaires, et par définition, un bon fonctionnaire est à l'opposé de tout esprit médical vraiment large et puissamment humain.

Mais n'est-ce pas trop hausser le ton? Dans le fond, l'A. P. ne veut que le bonheur de l'interne et c'est certainement lui qui est un ingrat. « Il n'est pas bon de laisser trop d'argent à la disposition des jeunes gens », pense l'Assistance en sa tendresse maternelle. Songez aux folies que pourrait commettre un interne avec 1.500 à 2.000 francs par mois et combien sa moralité professionnelle pourraiten souffrir. Si en salle de garde, la viande est dure, le vin aigre et le pain d'une humidité bien spéciale (quelque chose de fort curieux soit dit en passant que ce pain de l'A.P., élastique et mou), n'est-ce pas pour ne pas amollir l'interne? Alourdi par une cuisine compliquée, il risquerait de prolonger son séjour à table au détriment de son travail. Si le lit de garde est d'une souplesse douteuse, dans une pièce inconfortable, où il fait toujours trop chaud ou trop froid, n'est ce pas pour que l'interne réveillé brusquement la nuit n'hésite pas à quitter à la seconde même sa conche? Quel service on lui rend s'il ne s'agit pas d'un malade pour lequel on l'a dérangé, mais d'un inspecteur venant contrôler sa rapidité à répondre à l'appel du bureau. Pour cent détails de la vie journalière de l'interne, il en est ainsi.

O I notre bonne mère l'Assistance publique, nous faisons amende honorable, et nous déposons à tes pieds l'assurance de notre respectueuse soumission.

En tant que médecin, les mérites de l'interne sont généralement reconnus, mais ce sont sur ses mœurs et sur sa vie que le public se sait les idées les plus sausses. Pour beaucoup de gens, l'interne est un personnage encombrant et chahuteur. souvent grossier, qui se promène en tenue légère dans la rue, les soirs de bal d'Internat et qui se croit tout permis. Hélas I ce bal n'a lieu qu'une pauvre petite fois par an. Combien se sigurent la salle degarde comme un lieu où il se passe continuellement d'horribles spectacles? Une semme seule ne saurait s'y présenter sans les plus grands dangers et chaque jour, lascives et nues, des créatures légères dansent sur les tables au milieu des fumées de l'ivresse. On étonnerait ces gens en leur disant que la salle de garde est l'endroit le plus bourgeois du monde encore qu'il reste le dernier refuge d'une gaieté dans la parfaite tradition de la jeunesse française, une gaieté certes bruyante et rabelaisienne, mais saine et propre, sans rien de trouble ni de saisandé, un lieu où la musterie métèque n'a que faire.

Les fresques et les peintures des murs de la salle de garde sont les choses les plus inoffensives du monde. Il en est de même des conversations. Evidemment les unes et les autres ne sont pas l'aites pour « les petites filles qui mettent leur pain en tartine ». Les médecins aiment le paradoxe, ne reculent jamais devant le mot propre, et asfrontent tous les sujets avec la mentalité de ceux qui par profession ont depuis longtemps rejeté les préjugés communs. Ils ont décanté depuis des ans le verbe... et ses adjectifs de leur vernis académique, mais seulement quand ils sont entre eux ou avec ceux qu'ils ont adoptés. Chantée par quarante voix aussi fortes que sausses, la plus libre des chansons de salle de garde est autrement anodine que le roman freudien lu sous la couverture par ces snobinettes qui s'écrient pourtant : « Oh 1 ma chère, la salle de garde. quelle horreur! Vous ne m'y feriez pas mettre les pieds pour un empire ».

La salle de garde est un dérivatif puissant après les pénibles matinées passées dans les salles de malades, la vue de toutes les misères étalées, la contemplation des spectacles les plus navrants de notre pauvre humanité. Cette réaction exubérante et bruyante est nécessaire. Rien ne calme les nerfs comme le bris de quelque vaisselle. Jongler avec des fruits un peu mûrs et les pommes de terre frites ne peut que développer l'adresse chez de futurs chirurgiens. Renverser son verre serait certes du plus mauvais goût dans une réception à l'Elysée. En salle de garde, les rudes nappes de l'A.P, sont monotones et un peu de vin répandu ne peut venir qu'égayer la grosse toile grise. Et l'amateur de camembert, decu dans sa gourmandise le jour ou on en manque, est bien excusable d'envoyer d'une main ferme son petit suisse au plafond. Tout cela n'est pas méchant. A-t-on jamais vu une belle fille venir se plaindre d'avoir été mise à mal un soir de tonus, et regretter les sacrifices imposés à sa vertu? Après quelques libations, un verre de champagne versé dans le piano, le démontage de quelques serrures, les démonstrations sur les cent façons de casser des assiettes à la manière de feu Bagassen, et chercher à avoir d'indiscutables précisions sur les charmes secrets de sa voisine, ce ne sont pas, il me semble, des cas bien pendables.

L'interne est un jeune homme — parsois hélas déjà seulement un homme jeune — qui a beaucoup travaillé et qui travaille encore beaucoup. Sa gaieté bruyante en salle de garde n'est que la contre-partie des mauvais côtés du métier. Et cependant, disent les anciens, les salles ne garde ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Il ne reste pas grand'chose de l'ancienne atmosphère de farce énorme et de libre fantaisie. Oui, je sais bien, toutes les générations disent cela : « De mon temps on savait s'amuser... de mon temps... ». Mais aujourd'hui je crois que les vieux ont raison. La jeune génération est triste, malgré des rires factices, triste comme peut l'être seulement une génération dont la puberté inquiète s'est éveillée au milien de la tourmente.

O vous qui n'êtes pas de la grande famille médicale, non ce n'est pas en déjeunant une sois par hasard en salle de garde que vous jugerez le véritable visage de l'interne... Ce n'est non plus, un soir de bal d'Internat, ni même en écoutant un brillant laïus de concours.

Non... et le vrai visage de l'interne vous ne pourrez pas le surprendre sans difficultés.

Peut-ètre un nuit, à deux heures du matinlorsque tout dort dans l'hôpital. Vous verrez une ombre aux traîts indistincts, au visage à moitié caché par le col d'un grand manteau sombre, une ombre qui se glisse silencieuse à travers les cours de l'hôpital. Suivez la Elle traverse de longs couloirs mal éclairés et qui n'en finissent plus. Vous entendrez le grincement d'une porte mal huilée, qui s'ouvre avec un bruit pénible. Une ou plusieurs salles avec au plasond des veilleuses bleues qui n'éclairent pas, mais mettent dans ces pièces immenses une atmosphère étrange, indéfinissable... Oh! ces salles de malades la nuit!... L'ombre chemine sans bruit, car ses pas feutrés ne résonnent pas sur les dalles de pierre. Elle passe devant les lits d'où montent des respirations sans nombre, les unes calmes et régulières, les autres haletantes. Des quintes de toux qui se répondent, des gémissements, des plaintes..., parfois des râles. L'ombre sans les regarder sent sur elle, les yeux de ceux qui ne dorment pas. Des femmes tout en blanc s'agitent autour d'un lit, éclairées par la lumière crue d'une balladeuse électrique. A ce moment l'ombre redevient un interne. Alors vous comprendrez la beauté suprême de ce métier, devant ce jeune homme qui se penche anxieusement sur la souffrance humaine.... Alors vous apparaîtra la grande et noble tâche de celui qui vient apporter le soulagement, la minute meilleure, l'espérance du sommeil calme, dans lequel sombrera la douleur, parsois hélas seulement, la dernière consolation, l'ultime lueur, au malheureux qui à l'aube ne sera plus qu'une sorme éteinte et déjà sroide.

## Granules de CATILLON

à 0.001 EXTRAIT TITRÉ de

## STROPHANTUS

TONIQUE du CŒUR DIURÉTIQUE